

Série : Histoire de l'Église
Leçon 24 : Les précurseurs de la réforme
Jean Huss (1369-1415) – Partie 1

Prêché mercredi le 1^{er} juillet 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 24 : Les précurseurs de la réforme – Jean Huss (1369-1415) – Partie 1

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Les idées de Wyclif eurent un rayonnement considérable en Angleterre et hors d'Angleterre, particulièrement à **Prague** et dans toute l'Europe centrale, où elles inspirèrent un autre grand pré-réformateur Jean Huss.

I) JEAN HUSS : UN PRÉCURSEUR DE LA RÉFORME

C'est en Bohême (République Tchèque) que fut suscité, après la mort de Wyclif, celui qui, avec ce dernier, fut un des principaux précurseurs de la Réformation. La Bohême est en grande partie habitée par une population de race slave. Le christianisme y fut introduit dans le 11^e siècle, à l'époque des guerres de Charlemagne.

C'est vers les années 820 à 826, que le moine Uroff évangélisa la partie est de la Bohême, nommée Moravie, et qui, à cette époque, était un royaume

gouverné par ses propres princes, mais plus ou moins sous l'influence des princes allemands voisins. L'Église romaine y prédominait alors ; le culte se célébrait en langue latine, et la religion ne consistait guère qu'en formes et en cérémonies qui laissaient le peuple dans l'ignorance des vérités de l'Écriture.

En 863, les princes moraves Rastislav, Svatopluk et Kotzel, voulant à la fois s'affranchir de la tutelle des princes allemands et du joug de Rome, envoyèrent à l'empereur grec de Constantinople des messagers pour lui dire : « Notre peuple est baptisé, mais nous n'avons pas de docteurs pour nous instruire et pour traduire les Saintes Écritures dans notre langue. Envoyez-nous quelqu'un qui nous explique les Écritures ».

Il y avait alors deux frères, nés dans le premier quart du 9^e siècle, nommés Méthodius et Constantin. Ce dernier, à la fin de sa vie, prit le nom de Cyrille. Ils étaient fils d'un homme riche et considéré, peut-être d'origine slave. Il leur avait fait donner une éducation soignée, et ils avaient acquis la connaissance de plusieurs langues, entre autres de la langue slave.

Constantin, le plus jeune, remarquable par sa science, se voua à l'état ecclésiastique. Méthodius fut d'abord un homme du monde. Il avait servi dans l'armée, et l'empereur lui avait confié l'administration d'une principauté slave. Mais après quelques années, Méthodius abandonna le monde, se fit moine et se retira dans un couvent où son frère vint le rejoindre. Mais ce n'était pas pour rester inactifs.

Les missionnaires de ces temps-là, soit dans l'église latine, soit dans l'Église grecque, sortaient tous des couvents, et portaient le christianisme chez les nations encore païennes du nord et de l'est de l'Europe. Constantin avait commencé une mission chez les Bulgares, et vers l'an 860, les deux frères furent envoyés par l'empereur grec Michel, sur la demande du prince des Khazares, vers ce peuple qui habitait la Crimée et les bords du Don, pour l'instruire et le convertir.

C'est après cette mission que, pour répondre au désir des princes moraves, l'empereur leur envoya Méthodius et Constantin. Les deux frères furent bien accueillis par le prince et son peuple à Velegrad, maintenant Olmütz, ou Olomouc, en Moravie. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent à prêcher

l'Évangile dans la langue slave commune à la Bohême et à la Moravie, et à instruire la jeunesse. Le culte divin fut aussi célébré dans la langue vulgaire. Le zèle et la piété des missionnaires amenèrent, par la grâce de Dieu, beaucoup de conversions ; des églises et des écoles s'élevèrent de toutes parts. Méthodius et Constantin perfectionnèrent l'alphabet et l'écriture slaves, et complétèrent la version de la Bible dont ils avaient déjà traduit quelques portions longtemps auparavant.

Ils poursuivirent leurs travaux en Moravie et dans le reste de la Bohême, malgré l'opposition des prêtres romains. Ceux-ci, chose étrange à dire, n'admettaient pas qu'on pût louer Dieu en d'autres langues que l'hébreu, le grec et le latin. Or Méthodius et Constantin, sans se détacher de l'Église romaine qui, alors, était encore unie à l'Église orientale grecque, étaient avant tout préoccupés du désir d'amener des âmes à Christ. Ils croyaient avec raison que le peuple ne pouvait être édifié et consolé que dans sa langue maternelle, et à cause de cela, ils tenaient à se servir, dans le culte, de la liturgie en langue slave.

Leurs différends avec les prêtres romains les amenèrent à entreprendre un voyage à Rome pour exposer leurs vues au pape Adrien II. Celui-ci les reçut avec cordialité et les approuva. Il rétablit même en faveur de Méthodius, l'évêché de Pannonie dont le siège était à Blatno, maintenant Mosaburg, près du lac Balaton. De là, Méthodius évangélisa jusqu'en Croatie où la liturgie slave s'est conservée jusqu'à ce jour. Quant à Constantin, épuisé par ses travaux, il mourut à Rome en 869, dans un couvent où il s'était retiré, et où il avait pris le nom de Cyrille.

Méthodius ne jouit pas en paix de la position et des privilèges que le pape lui avait accordés. Il fut accusé par les archevêques et les prêtres allemands d'avoir porté atteinte aux droits de l'évêque de Salzbourg sur la Pannonie, et subit un emprisonnement de trois années. Mais la Moravie étant tombée sous la domination de Svatopluk, il put se rendre de nouveau à Rome en 881, se justifia devant le pape, et reçut de celui-ci plein pouvoir pour continuer ses travaux. Il mourut à Olmütz en 885, après une vie consacrée d'une manière infatigable au service de Dieu.

Après sa mort, le parti allemand reprit le dessus et chassa les prêtres slaves. Le rituel latin s'introduisit de nouveau graduellement, et les deux pays, la

Bohême et la Moravie, tombèrent de plus en plus sous la domination du pontife romain. En 967, le pape Jean XIII y rétablit la hiérarchie romaine et tous les abus de son église. En 1079, le pape Grégoire VII défendit l'usage de la liturgie orientale, c'est-à-dire de l'Église grecque, définitivement séparée de l'Église romaine, et la célébration du culte en langue vulgaire.

Depuis ce temps, le Romanisme prévalut, et tout ce qui ressemblait à une religion vitale et scripturaire disparut à peu près. On ne peut cependant douter qu'au milieu de beaucoup de ténèbres, d'erreurs et de superstitions, Dieu n'eût dans ces pays un résidu fidèle qui recevait la vérité et retenait la foi de l'Évangile.

Cela doit avoir été le cas, car en quelques endroits la langue vulgaire ne cessa pas d'être employée dans le culte public, et la Cène d'être donnée sous les deux espèces. Quelques-uns des puissants seigneurs étaient aussi favorables à l'Évangile et protégeaient leurs frères pauvres, comme aussi les Vaudois qui, exilés de leurs vallées natales, s'étaient réfugiés en Bohême, et contribuaient à y répandre la précieuse semence de la parole de Dieu.

Ce que nous venons d'exposer nous aidera à comprendre l'histoire de Huss.

Nous avons déjà fait allusion au triste état dans lequel se trouvait la chrétienté en Occident à la fin du 14^e et au commencement du 15^e siècle. Nous en dirons encore quelques mots avant de nous occuper de Jean Huss qui vécut à cette époque.

Au commencement du 15^e siècle, l'Église catholique romaine, en dépit de l'unité dont elle se vante, avait à sa tête **deux papes opposés l'un à l'autre**. Benoît XIII avait sa résidence à Avignon, et Grégoire XII, à Rome. Cet état de choses durait depuis l'époque où Philippe le Bel, roi de France, après avoir humilié la papauté dans la personne de Boniface VIII, avait obligé le pape Clément V à transférer à Avignon le siège pontifical, afin que les papes demeurassent sous la puissance des rois de France. Mais un certain temps après, sous l'influence de l'empereur allemand, les Romains élirent un autre pape, celui d'Avignon refusant de retourner à Rome.

Soit le pape d'Avignon, soit celui de Rome, prétendaient être les vicaires de Christ sur la terre, et s'accusaient l'un l'autre devant le monde entier d'hypocrisie, de parjures, et des desseins secrets les plus honteux. **Ces princes de l'Église, Benoît XIII et Grégoire XII, bien qu'étant des vieillards d'environ soixante-dix ans, avaient une conduite telle que l'Europe entière en était scandalisée.** Que faire pour guérir les plaies de l'Église et rétablir l'unité brisée ? Les deux papes promettaient bien et juraient même d'abdiquer leur dignité, si les intérêts de l'Église le réclamaient ; mais ils trouvaient bientôt un prétexte pour manquer à leur parole.

Alors les cardinaux des deux partis se réunirent à Livourne, afin de se consulter sur les moyens de mettre un terme à ce schisme affligeant. Ils arrivèrent à la conclusion que, dans les circonstances présentes, ils avaient le droit de convoquer un concile qui déciderait entre les deux prétendants au siège de Pierre et rétablirait ainsi l'unité de l'Église. La ville de Pise en Italie fut choisie pour le lieu où le concile se réunirait.

Bien que ce fût une chose inusitée qu'un concile fût convoqué sans l'approbation du pape ou de l'empereur, toute l'Église approuva la mesure que les cardinaux avaient prise. Les papes furent ainsi privés de leur plus haut privilège, et appelés à répondre devant un nouveau tribunal ; mais ils avaient tellement perdu l'estime de la chrétienté, que tout le monde applaudit à la résolution des cardinaux.

Le concile s'ouvrit le 25 mars 1409 et fut un des plus remarquables que mentionne l'histoire de la chrétienté, soit par le nombre, soit par la qualité de ceux qui y assistèrent. On y comptait vingt-deux cardinaux, quatre patriarches latins, douze archevêques et quatorze représentants d'archevêques, quatre-vingts évêques et cent deux représentants, quatre-vingt-sept abbés et deux cents représentants, un grand nombre de prieurs, le grand maître des chevaliers de Rhodes et seize commandeurs du même ordre, des députations de toutes les universités, plus de trois cents docteurs en théologie, et des envoyés des rois et princes de l'Europe.

Que ne devait pas accomplir une assemblée si respectable ? Les séances durèrent du mois de mars jusqu'à la fin du mois d'août. Après beaucoup de délibérations, les deux papes furent jugés à l'unanimité. Le 5 juin, la

sentence fut rendue. Tous deux furent déclarés hérétiques, parjures, opiniâtres, incapables d'exercer l'autorité suprême et illimitée du pouvoir papal, et même indignes d'occuper aucune dignité. Le siège de Pierre fut déclaré vacant, et il s'agit alors de choisir un nouveau pape, chose plus difficile que de déposer les deux autres. Les vingt-quatre cardinaux chargés de faire ce choix, portèrent leurs suffrages sur Pierre de Candia, cardinal de Milan, qui fut élu sous le nom d'Alexandre V.

Mais les deux papes d'Avignon et de Rome rejetèrent la décision du concile et continuèrent à exercer leurs fonctions comme papes légitimes, lançant l'un et l'autre leurs malédictions et leurs excommunications contre le concile et le nouveau pape leur rival. **Il y eut donc trois papes.** Le concile, loin de guérir le schisme, l'avait agrandi. Où était l'unité de l'Église romaine ? Où la succession apostolique, fondement de cette unité ? Alexandre V ne vécut qu'un an après son élection. À sa place on nomma Jean XXIII, homme, de l'aveu des écrivains les plus sérieux, sans principes, sans mœurs, et sans aucune crainte de Dieu.

Les difficultés furent plus grandes que jamais. Qu'y avait-il à faire ? pouvait-on encore se demander. La papauté semblait en danger de sombrer. Le pape lui-même était insuffisant pour rétablir la paix dans l'Église. L'empereur allemand Sigismond résolut d'intervenir, montrant ainsi pour le bien de l'Église plus d'intérêt que les papes. D'accord avec le roi de France et d'autres souverains, il engagea Jean XXIII à convoquer un concile général de toute l'Église, afin de mettre un terme aux luttes funestes qui l'agitaient.

La ville impériale de Constance fut choisie pour recevoir dans ses murs l'auguste assemblée. L'afflux de personnes de toutes conditions, attirées dans la ville pour cette occasion, était si grand, qu'on compte que le nombre de chevaux qui amenèrent les assistants était de trente mille. Outre les nombreux dignitaires de l'Église, plus de cent princes, cent huit comtes, deux cents barons et vingt-sept chevaliers s'étaient rendus à l'invitation du pape.

Des tournois, des fêtes, des plaisirs de toutes sortes se succédaient pour délasser les membres du concile de leurs occupations spirituelles. Cinq cents chanteurs avaient été rassemblés, prêts à charmer les heures de loisir des saints prélats et des gentilshommes, et à restaurer leurs esprits. Tous ces

princes de l'Église, tous ces ecclésiastiques et ces grands de la terre étaient réunis afin de se consulter pour la guérison de la plaie mortelle de la papauté, mais à part quelques exceptions, l'histoire nous rapporte quelle fut la conduite abominable, l'impiété, la honteuse hypocrisie de ces soi-disant saints prêtres, et les faits scandaleux dont la ville de Constance fut témoin durant les trois ans et demi que dura le concile commencé le 5 novembre 1414, sans parler de l'impie mise à mort des deux témoins de Christ, Jean Huss et Jérôme de Prague.

Le but du concile de Constance était double : en premier lieu, il s'agissait de mettre un terme au schisme, et secondement, de réprimer ce que l'on nommait les hérésies de Wyclif et de Huss. On se proposait bien aussi de réformer certains abus dans l'Église, mais il semble qu'à cet égard les choses restèrent dans le même état. Quant au premier point, après avoir établi qu'un pape est assujéti au jugement d'un concile général de l'Église, le pape Jean XXIII fut déposé à cause de sa vie immorale et de son parjure vis-à-vis de l'empereur. Grégoire et Benoît subirent le même sort et s'y résignèrent. À leur place, on élut Othon di Colonna, sous le nom de Martin V. Nous avons donné ces détails pour montrer ce qu'était alors celle qui s'appelle la *sainte* Église catholique.

Pour ce qui regarde les soi-disant hérésies abhorrées de Wyclif et de Huss, nous verrons comment le concile agit pour les réprimer.

Remarquons seulement ici combien, au point de vue de l'Église romaine, le danger était grand. Les précieuses vérités de l'Évangile, en dépit des tortures et des bûchers de Rome, avaient jeté de profondes racines dans des milliers et des centaines de milliers de cœurs, et s'étaient répandues dans presque tous les pays de l'Europe.

En l'an 1416, à ce même concile de Constance, un an avant le martyre de Cobham et trente-six ans après que Wyclif eut traduit la Bible, l'archevêque de Lodi déclarait que les hérésies de Wyclif et de Huss avaient trouvé de zélés partisans presque partout en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Russie, en Lithuanie, en Pologne, en Allemagne, et dans toute la Bohême.

Ainsi, un ennemi déclaré rendait, sans le savoir ou sans y penser, témoignage à la puissance merveilleuse de la parole de Dieu. L'homme ne peut rien contre la vérité.

Indépendamment des semences de vérité qui étaient restées cachées en Bohême, comme nous l'avons fait remarquer, une circonstance spéciale contribua à réveiller les esprits et à préparer la voie à la réception de l'Évangile. En 1382, deux ans avant la mort de Wyclif, la princesse Anne de Luxembourg, avait épousé Richard II, roi d'Angleterre.

Anne était une femme pieuse qui aimait et sondait les Écritures. Son mariage établit entre les deux pays des relations étroites dans un temps où les enseignements de Wyclif se répandaient avec une rapidité extraordinaire. Des hommes savants de Bohême, entre autres Jérôme de Prague, allèrent à l'Université d'Oxford, et à leur retour dans leur pays y rapportèrent plusieurs des écrits de Wyclif que l'on traduisit en latin et en langue bohème.

Ce qui valait davantage, plusieurs avaient reçu dans leur cœur les vérités enseignées par le réformateur. D'un autre côté, des étudiants anglais se rendirent aussi à l'Université de Prague et apportèrent avec eux les livres de Wyclif. La reine Anne elle-même favorisait ce mouvement religieux. Après sa mort, qui eut lieu en 1394, plusieurs des personnes qui l'avaient suivie revinrent en Bohême, et contribuèrent aussi à répandre les doctrines évangéliques. Elles pénétrèrent ainsi jusque parmi les membres de l'Université qui se mirent à lire et à examiner les livres qui les renfermaient. Du nombre de ces docteurs se trouvait Jean Huss, dont nous allons maintenant nous occuper.

Jean Huss naquit le 6 juillet 1369 (d'autres disent en 1373), dans la petite ville de Hussinetz, d'où il tira son nom, située au sud de la Bohême près des frontières de la Bavière. Ses parents étaient d'humble extraction, comme le furent ceux de Luther. Ils purent cependant l'envoyer faire ses études à l'Université de Prague.

On raconte que lorsque sa mère le conduisit à l'Université (son père étant déjà mort), elle apportait au recteur un présent qu'elle perdit dans le voyage. Très affligée de cette perte, elle se mit à genoux à côté de son fils, le recommanda au Tout-Puissant et invoqua sur lui sa bénédiction. Sa prière fut

exaucée, mais elle ne vécut pas assez longtemps pour voir combien richement Dieu lui répondit.

La carrière universitaire de Huss fut brillante. Il se distingua de bonne heure par une grande intelligence et en même temps par sa modestie, sa fermeté et sa conduite irréprochable. Il était d'un abord doux et affable et gagnait les cœurs de tous ceux qui s'approchaient de lui. Pendant ses années d'étude, il se montra très attaché à la papauté ; il était un fils dévoué de l'Église de Rome et avait une foi entière dans la vertu des sacrements.

Ainsi à l'époque du jubilé de Prague en 1393, il donna ses dernières pièces de monnaie au confesseur de l'église de Saint-Pierre. Comme les écrits de Wyclif étaient déjà répandus en Bohême, Huss, comme nous l'avons dit, en eut connaissance ; mais il ne lut d'abord que ses œuvres philosophiques qu'il étudia soigneusement.

Huss était entré dans les ordres, et se fit distinguer bientôt par ses remarquables capacités. Il fut revêtu successivement des grades universitaires : maître ès arts, professeur à l'Université et enfin doyen de la faculté de philosophie. Sa renommée étant parvenue jusqu'à la cour du roi Wenceslas, la reine Sophie de Bavière le choisit pour son chapelain.

Jusqu'alors rien n'annonçait en Huss un réformateur, bien que sans doute il vît les abus de l'Église romaine et la corruption, non seulement des nobles et du peuple, mais aussi du clergé. Mais en 1402, il fut nommé prédicateur de la chapelle de Bethléem. C'était un édifice pouvant contenir 3000 personnes, élevé en 1392 par un riche citoyen de Prague, agréé par le roi et l'archevêque, et destiné uniquement par le fondateur à la prédication en langue bohème.

Il disait : « Lorsque Christ apparut à ses disciples après sa résurrection, il leur donna commission de prêcher la parole de Dieu, de manière à conserver constamment sa mémoire vivante dans le monde ». Dès le moment où Huss commença à prêcher dans la chapelle de Bethléem, et qu'il eut à sonder davantage la parole de Dieu, un grand changement semble s'être opéré en lui, graduellement toutefois. On peut dire qu'il fut alors converti à Dieu. En même temps, Dieu appliquait la vérité à l'âme de ses auditeurs.

Selon un écrivain contemporain, la condition morale des habitants de Prague à cette époque, était la plus basse possible. « Le roi », dit-il, « les nobles, les prélats, le clergé, les citoyens, s'abandonnaient sans contrainte à l'avarice, à l'orgueil, à l'ivrognerie, à la débauche et à tous les vices. Au milieu de cette corruption Huss se leva, réveillant les consciences par sa parole.

C'était tantôt contre les prélats, tantôt contre les nobles, puis contre le clergé inférieur, qu'il dirigeait ses coups ». Ainsi Dieu s'était suscité un champion pour combattre le mal et l'erreur. C'est alors aussi que Huss lut les écrits théologiques de Wyclif et qu'il les étudia sérieusement, admirant la piété de l'auteur et d'accord avec lui dans les réformes que celui-ci demandait. « Je suis attiré par ses écrits », disait-il, « car il s'y efforce avec énergie à ramener tous les hommes à la loi du Christ, et spécialement le clergé, invitant ce dernier à renoncer à la pompe mondaine et à vivre comme les apôtres et selon l'exemple de Christ ».

Huss était appelé à prêcher fréquemment dans la chapelle de Bethléem. Aux nombreux jours de fête de l'Église, il le faisait souvent deux fois dans la même journée, et toujours en langue vulgaire. Il devait ainsi étudier de plus près la parole de Dieu et creuser toujours plus profondément dans la mine inépuisable des vérités qu'elle renferme ; de cette manière il en acquérait une conception de plus en plus claire et croissait rapidement dans la connaissance des choses divines, en s'imprégnant de l'esprit de la Parole infaillible.

Ce qu'il recevait ainsi intérieurement par la Parole et l'Esprit de Dieu, il le répandait au-dehors dans ses prédications qui exerçaient une puissante action sur ses auditeurs. Plusieurs étaient saisis par la vérité, d'autres s'y opposaient, ainsi qu'à celui qui l'annonçait. Mais Huss trouva dans l'archevêque et dans la reine des protecteurs, de sorte qu'en dépit de l'opposition de ses ennemis, il put continuer à prêcher, proclamant les vérités de la Sainte Écriture, et en appelant constamment à elle pour justifier ce qu'il disait.

Autour de lui se formait et s'accroissait toute une communauté d'âmes pieuses qui avaient soif des eaux vives de la grâce et faim du pain de vie, qui est Christ. Huss était un vrai pasteur d'âmes, surtout pour les gens des classes les plus humbles qui venaient à lui avec une conscience troublée que

l'absolution du prêtre ne soulageait pas. Il n'avait pas conscience du mouvement qui commençait par son moyen, et ignorait où il serait conduit. Il était entré, sans en avoir l'idée, dans la voie de la Réformation que Dieu opéra plus tard.

Un événement vint, vers ce temps-là, jeter dans les esprits à Prague des pensées propres à ébranler la foi en l'autorité du pape. Dans cette ville arrivèrent deux gradués d'Oxford, disciples de Wyclif, nommés James et Conrad de Canterbury. Ils tinrent des disputes publiques sur la doctrine de la primauté du pape. Les choses n'étaient guère mûres pour une tentative aussi hardie, et les autorités de la ville leur enjoignirent le silence. Mais ils savaient peindre aussi bien que parler, et leurs pinceaux se montrèrent pleins d'éloquence.

Avec l'assentiment de leur hôte, ils peignirent dans le vestibule de la maison, d'un côté l'entrée du Seigneur à Jérusalem, « débonnaire et monté sur le poulain d'une ânesse », et de l'autre la magnificence plus que royale d'un cortège pontifical. On y voyait le pape portant la triple couronne, couvert de vêtements resplendissants d'or et brillants de pierres précieuses, monté sur un cheval richement caparaçonné, précédé de trompettes proclamant sa venue, et suivi d'un cortège nombreux de cardinaux et d'évêques splendidement vêtus.

Ces peintures parlaient aussi haut que des discours, et le contraste qu'elles présentaient frappait chaque spectateur. Toute la ville fut émue ; une grande excitation fut produite, et les visiteurs anglais trouvèrent prudent de s'éloigner. Mais ils avaient fait naître des pensées qu'aucune autorité n'avait le pouvoir d'étouffer. On peut cependant se demander si les consciences et les cœurs étaient atteints par de semblables attaques contre l'erreur et les abus, et si la prédication pure et simple de la vérité comme elle est en Jésus, n'était pas bien préférable pour atteindre ce but et détacher les âmes d'un système antichrétien en les amenant à jouir du salut et de la paix.

Huss fut un de ceux qui vinrent voir les peintures des deux Anglais. Il s'en retourna tranquillement et se mit à étudier de plus près les écrits de Wyclif. Il fut d'abord effrayé des choses hardies qui étaient présentées contre les superstitions, les abus et les mensonges de l'Église de Rome, mais il fut enfin convaincu.

Dieu avait donné à Huss pour le soutenir au milieu des luttes que bientôt il eut à rencontrer, un ami fidèle dans la personne de Jérôme de Faulfisch, plus connu sous le nom de Jérôme de Prague. Il était, comme nous l'avons dit, un des étudiants de Bohême qui étaient allés à Oxford, et là il avait été converti aux vérités de l'Évangile exposées par Wyclif.

De retour dans son pays natal, il avait répandu les écrits du réformateur anglais, et, dans des discussions publiques, il avait soutenu les doctrines de la foi selon l'Écriture. Bientôt l'université de Prague fut partagée en deux camps ; les uns tenant pour les principes de Wyclif, les autres s'y opposant.

L'attention des chefs de l'université fut éveillée, et en mai 1403, une réunion eut lieu pour examiner quarante-cinq propositions tirées, disait-on, des écrits de Wyclif. L'université était partagée en nations Bohême, Bavière, Saxe et Pologne chacune ayant une voix quand on votait sur quelque sujet. La Bavière, la Saxe et la moitié de la Pologne étant de langue allemande, pouvaient toujours avoir la majorité sur les Bohémiens.

Dans le cas présent, le parti allemand l'emporta pour condamner les propositions de Wyclif, auxquelles plusieurs de ceux de Bohême étaient favorables. Il fut défendu sous peine du feu de les répandre et de les professer. Huss se contenta de nier que ces propositions se trouvassent dans Wyclif. Jusqu'alors Huss avait surtout attaqué dans ses prédications les désordres dans les mœurs de la cour, du peuple et du clergé, et insisté sur une réforme nécessaire à cet égard, en prêchant en même temps toujours plus clairement le salut gratuit par Jésus Christ.

Ce qui contribua surtout à ouvrir les yeux de Huss sur les impostures de Rome, fut le soi-disant miracle de Wilsnack. Dans cet endroit, situé en Prusse, dans la province de Brandebourg, se trouvaient les restes d'un ancien autel faisant partie d'une église détruite autrefois, sans doute dans quelque guerre. Vers l'an 1403, dans cet autel on découvrit trois des hosties qui servent à célébrer l'eucharistie dans l'Église romaine.

Quand on les trouva elles étaient d'une couleur rougeâtre. Or nous savons que les catholiques romains disent que quand les hosties ont été consacrées par le prêtre, elles sont changées dans le corps et le sang du Seigneur, et qu'ainsi le corps et le sang du Seigneur sont dans l'hostie. Quand donc on vit

ces hosties *rouges*, on crut que le sang de Christ était devenu visible, que les hosties étaient teintes du même sang qui coulait dans les veines du Seigneur quand il était sur la terre. Le bruit de ce fait se répandit. On dit que c'était un miracle que chacun pouvait venir contempler, et les foules accoururent. Le clergé de l'endroit encouragea la croyance à ce soi-disant miracle.

Il y trouvait son profit, car Wilsnack devint un « lieu saint », où de toutes parts, de la Suède, de Norvège, de Hongrie, de Pologne et de toute la Bohême, on venait en pèlerinage avec de riches offrandes. Des miracles, disait-on, s'accomplissaient près de l'autel par la vertu des saintes hosties. Un fait montrera jusqu'où allait l'imposture de certains.

Un citoyen de Prague qui avait une main estropiée, s'était fait faire une main en argent et l'avait suspendue dans l'église comme offrande votive en l'honneur des hosties sanglantes, ainsi qu'on les appelait. Il était resté quelques jours dans l'endroit, très probablement inconnu des prêtres, et en réalité pour mettre à l'épreuve leur honnêteté.

Mais un jour il fut surpris d'apprendre que l'un d'entre eux avait déclaré publiquement que cette main en argent avait été offerte comme mémorial de la guérison miraculeuse de la main malade du donateur. Le pauvre homme ne put supporter cette fausseté ; il étendit devant tous sa main aussi malade que jamais, au grand déshonneur du prêtre, mais par là éclairé lui-même ainsi que plusieurs autres.

Les foules ne cessaient cependant pas d'accourir et de se prosterner autour des hosties sanglantes. L'archevêque de Prague Zbynek, qui au moins était un honnête homme, avait des doutes quant aux hosties et aux miracles qui s'opéraient dans ce lieu. Il nomma, pour examiner l'affaire, trois commissaires dont l'un était Huss. Après une minutieuse investigation, ils rapportèrent que les miracles n'avaient rien de réel, et que les hosties n'étaient pas teintes de sang. Elles ne devaient leur apparence rougeâtre qu'à la moisissure provenant de l'humidité où elles avaient été exposées. L'archevêque défendit dans tout son diocèse les pèlerinages à Wilsnack.

Jusqu'alors l'archevêque et Huss avaient été en bons termes, mais cette entente ne dura pas. Bien que Zbynek eût déclaré en 1405, qu'il n'y avait point d'hérésie en Bohême, quelques membres du clergé avaient été accusés

d'être favorables aux principes de Wyclif, et l'archevêque les avait sommés de répondre à l'accusation. L'un d'entre eux, Nicolas de Welenowitz, fut jeté en prison, puis, ayant été relâché, il fut banni du diocèse. Huss prit en mains sa cause et écrivit à l'archevêque une lettre où il blâmait sa conduite.

« Comment ! » disait-il, « des hommes souillés de sang, coupables de toutes sortes de crimes, marchent dans les rues avec impunité, tandis que d'humbles prêtres, qui font tous leurs efforts pour combattre et détruire le péché, qui accomplissent leurs devoirs sous votre direction ecclésiastique, qui, pleins de bonté, fuyant l'avarice, s'adonnent gratuitement au service de Dieu et à la proclamation de sa Parole, sont jetés dans les cachots comme hérétiques, et doivent subir l'exil pour avoir prêché l'Évangile ! » Un langage aussi courageux ne pouvait manquer de faire de l'archevêque Zbynek un ennemi de Huss et fournissait un prétexte pour accuser celui-ci d'être un partisan de Wyclif.

La lutte entre les partis qui existaient dans l'université de Prague n'avait point cessé. Le roi Wenceslas l'aggrava en rendant un édit qui donnait trois votes aux Bohémiens et un seul aux étrangers. Les Allemands résolurent, si le roi maintenait son édit, de quitter Prague. Le roi refusant de revenir sur ce qu'il avait décidé, un grand nombre de professeurs et d'étudiants se retirèrent. Cela amena la fondation de l'université de Leipzig.

Huss qui avait approuvé la décision du roi, fut nommé recteur de l'université de Prague. Ce fut un grief de plus contre lui de la part de l'archevêque qui, par le départ des Allemands, voyait se fortifier le parti de la réforme. D'un autre côté, ceux qui avaient quitté Prague répandaient partout que Huss était entaché d'hérésie.

Comme nous l'avons vu, le concile de Pise avait déposé les deux papes Grégoire XII et Benoît XIII, et avait élu Alexandre V. L'archevêque de Prague qui d'abord avait tenu pour Grégoire XII, reconnut le nouveau pape et obtint de lui une bulle contre tous ceux qui, en Bohême, soutenaient les doctrines de Wyclif. De plus, la bulle défendait toute prédication dans les chapelles privées et condamnait au feu les écrits de Wyclif.

C'était évidemment contre Huss que le coup était dirigé. Sur ces entrefaites, Alexandre V mourut, empoisonné, dit-on, par son ami Balthasar Cossa, qui

lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Huss fit vainement appel au nouveau pape, et l'archevêque résolut d'en finir et de mettre à exécution la bulle d'Alexandre V.

Il commença par ordonner que tous les écrits de Wyclif lui fussent livrés dans un délai de six jours pour être examinés. Mais sans l'avoir fait, il déclara son intention de les brûler et, le 16 juillet 1410, malgré l'opposition de l'université et sous prétexte que le roi n'avait pas défendu leur destruction, il fit brûler devant son palais environ deux cents volumes des écrits de Wyclif et d'autres réformateurs.

C'étaient des manuscrits de prix, ornés de belles enluminures, et avec des couvertures très riches. Cette exécution causa une grande indignation, et plusieurs en prirent l'occasion pour tourner l'archevêque en ridicule. Il était fort ignorant et dut apprendre à lire, dit-on, lorsqu'il entra en charge. On fit des chansons qui couraient dans les rues de Prague :

*« Notre archevêque doit apprendre
Son A, B, C,
Afin qu'il puisse au moins comprendre
Ce qu'il a brûlé. »*

Le roi défendit sous peine de mort de les chanter. Huss n'était pour rien en cela ; il se contenta de dire : « C'est une pauvre chose de brûler des livres. Cela n'a jamais ôté un seul péché du cœur des hommes. Si celui qui a condamné ces livres ne peut rien prouver contre eux, il a seulement détruit quelques vérités, plusieurs belles pensées, et cela n'a servi qu'à multiplier parmi le peuple les troubles, les inimitiés, les soupçons et les meurtres ». En effet, chose triste à dire, le sang avait coulé dans ces dissensions.

Quant à la défense de prêcher dans la chapelle de Bethléem, Huss ne pensait pas devoir obéir. Il estimait qu'il était protégé par l'acte de fondation de la chapelle, mais surtout il pensait qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il disait : « Quelle autorité se trouve-t-il dans les saints écrits, ou sur quel fondement raisonnable peut-on se baser, pour défendre de prêcher dans un lieu si public et si convenable dans ce but, au milieu de la grande ville de Prague ?

Au fond de tout cela il n'y a autre chose que la jalousie de l'Antichrist ». Huss comprenait et affirmait que l'appel divin à prêcher l'Évangile avait une autorité supérieure à n'importe quel appel de la part de l'homme. « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ». Il continua donc ses prédications en laissant à Dieu les résultats.

Huss aurait désiré réformer les abus de l'Église de Rome à laquelle il était attaché et dont il ne se sépara jamais ouvertement ; mais comment faire au milieu de la confusion et des luttes qui régnaient dans l'Église ? Il avait à peser tout en présence de Dieu, et devait arriver, fortifié par Dieu, à prendre une résolution quant à ce qu'il avait à faire. Obéirait-il à Dieu pour autant qu'il avait compris sa volonté, et irait-il contre le courant, ou bien se laisserait-il aller avec le courant en évitant le mal autant qu'il le pourrait ?

Écoutons la conclusion à laquelle il arriva : « Afin de ne pas me rendre coupable par mon silence, abandonnant la vérité pour un morceau de pain ou par crainte des hommes, je déclare que mon dessein est de défendre même jusqu'à la mort la vérité que Dieu m'a rendu capable de connaître, et spécialement la vérité des saintes Écritures, puisque je sais que la vérité demeure, qu'elle est puissante à jamais, qu'elle subsiste éternellement, et qu'avec elle il n'y a point d'acceptation de personnes ».

Noble résolution ! Au milieu des ténèbres qui alors couvraient l'Église, être déterminé à rester du côté de la lumière qui l'amènerait en collision avec les ténèbres et les puissances des ténèbres, **c'était un vrai courage. Dieu seul pouvait l'inspirer à son fidèle témoin.**

Nous avons vu que Huss en avait appelé au pape ; l'archevêque avait fait de même et fut écouté par le pape qui nomma le cardinal Othon di Colonna pour examiner le cas de Huss. Le cardinal somma Huss de comparaître à Bologne où se trouvait alors le pape. Là, le réformateur ne pouvait s'attendre qu'à une condamnation.

La reine Sophie prit en main la cause de son confesseur, et le roi écrivit au pape et au cardinal en faveur de Huss, exprimant aussi sa volonté « que la chapelle de Bethléem à qui, disait-il, pour la gloire de Dieu et le salut du peuple, nous avons accordé des franchises pour la prédication de l'Évangile, *subsiste*, et soit confirmée dans ses privilèges... et que notre

loyal, dévoué et bien-aimé Huss soit établi sur cette chapelle, et prêche en paix la parole de Dieu ». Le roi demanda aussi que Huss fût excusé de ne pas se rendre à Bologne.

Sur ces entrefaites, Colonna avait prononcé l'excommunication contre Huss pour n'avoir pas obéi à sa sommation, mais le pape, se rendant à la lettre du roi, ôta l'affaire à Colonna et nomma un autre commissaire. Cependant l'archevêque fit tous ses efforts pour persuader au pape de faire comparaître Huss devant lui, et lui envoya, ainsi qu'aux cardinaux, de riches présents.

Le pape nomma alors le cardinal Brancas qui, sans l'avoir entendu, déclara Huss hérésiarque, c'est-à-dire chef d'hérétiques, **et plaça sous l'interdit la ville de Prague où Huss résidait**. L'archevêque triomphait, et, par ses ordres, le clergé se mit à fermer les églises (*). Mais ici encore le roi intervint et confisqua les biens du clergé qui voulait maintenir l'interdit. Le peuple aussi se souleva contre les prêtres.

(*) Dans toute ville placée sous l'interdit aucun service religieux ne pouvait être célébré.

Huss cependant, profitant de ce conflit, continua tranquillement son œuvre, laissant le roi s'arranger avec l'archevêque et le cardinal. Combien tout cela est remarquable et comme l'on peut y voir la main de Dieu qui s'étendait sur son serviteur pour le garder en se servant des passions des hommes. Car le roi au fond ne se souciait pas de la vérité, et était en réalité un très méchant homme, que ses sujets emprisonnèrent deux fois pour ses crimes.

Le roi et l'archevêque en vinrent à un compromis. L'archevêque leva l'interdit et écrivit au pape qu'il n'y avait *point d'hérésie en Bohême*, et de son côté, le roi fit relâcher les ecclésiastiques qu'il gardait en prison et leur rendit leurs biens. La paix fut ainsi rétablie en quelque mesure. L'archevêque Zbynek quitta la Bohême en septembre 1411, et mourut peu de temps après.

Le pape Jean XXIII (*) avait envoyé en Bohême un légat pour recruter des partisans contre ses adversaires. Le légat demanda au nouvel archevêque Albic de faire comparaître Huss devant lui. Il demanda tout d'abord au réformateur s'il voulait obéir aux commandements apostoliques.

« Certainement », dit Huss, « et de tout mon cœur ». Le légat, se tournant vers l'archevêque, lui dit : « Vous le voyez : le maître est tout prêt à obéir aux commandements apostoliques ». Mais Huss s'apercevant qu'on l'avait mal compris, dit : « Entendez-moi bien, monseigneur.

J'ai dit que j'étais prêt à obéir de tout mon cœur aux commandements apostoliques ; mais j'appelle ainsi les doctrines des apôtres de Christ, et pour autant que les commandements du pape s'accordent avec elles, je m'y soumettrai très volontiers. Mais si je vois en eux quelque chose qui s'écarte de l'enseignement des apôtres, je ne leur obéirai pas, dussé-je voir le bûcher dressé devant moi ». Le légat n'insista pas ; il avait d'autres affaires et Huss échappa pour le moment.

(*) Voir plus haut. Ce Jean XXIII est considéré aujourd'hui comme illégitime — un antipape.

QUESTIONS D'ÉTUDE

1. Pouvez-vous répondre à ces questions?

- A) Par quels moyens les idées de Wyclif se rendirent-elles dans le pays de Jean Huss?
- B) Voyez-vous clairement le rôle des Saintes Écritures dans la conversion de Jean Huss et dans la puissance de sa prédication auprès du peuple?
- C) Que pensez-vous de l'épisode des trois papes et de leurs vies dissolues?
- D) Voyez-vous la main de Dieu dans la préparation de ce grand serviteur Jean Huss?

2. Question de réflexion

- A) Croyez-vous que les hommes peuvent stopper l'avancement de l'Évangile de Jésus-Christ?

3. Pour mieux profiter de la leçon

Demandons au Seigneur de nous révéler la signification du verset suivant :

Matthieu 16 : 18

18 Et moi, je te dis aussi que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

APPLICATIONS

- 1) Comprenons la puissance invincible de la Parole de Dieu pour toucher les cœurs et transformer les vies.
- 2) Rendons grâce à Dieu d'avoir donné à Jean Huss du courage pour poursuivre son œuvre malgré les menaces et les oppositions.
- 3) Admirons la main souveraine du Seigneur dans le développement de son Royaume.

**QUE LE SEIGNEUR SOIT LOUÉ, BÉNI ET ADORÉ
POUR AVOIR DIRIGÉ SOUVERAINEMENT L'AVANCÉE DES
VÉRITÉS ÉVANGÉLIQUES DANS LE MONDE!**

A M E N !